

EDITORIAL

Pourquoi nous devons nous dire Chrétiens ?

Dr. Bernard ARS

Agrégé de l'Enseignement Supérieur

Dans les débats de société, le catholique se reconnaît surtout par son silence ! Pourquoi donc ? Serait-il désespéré ? déconcerté ? embarrassé ou troublé ?

Notre culture contemporaine n'est plus une culture chrétienne ; devenue culture postmoderne, elle est marquée par la dissolution, survenue, à la fin du XX^{ème} siècle, dans les sociétés contemporaines occidentales, de la référence à la raison comme totalité. Il en résulte un rapport au temps centré sur le présent, un mode inédit de régulation, et une vulnérabilité des identités collectives et individuelles.

Dans un tel environnement, les chrétiens deviennent fragilisés et minoritaires, en rupture de transmission, ils sont soumis au relativisme ambiant.

Or, c'est précisément dans ce monde en mutation qu'il est essentiel de proclamer, haut et fort, son appartenance religieuse et de délivrer le message d'espérance de l'Évangile.

Philosophe et ancien président du Sénat italien, Marcello Pera, nous aide à comprendre les lignes de force de cette grande métamorphose à travers les complexités dans son livre intitulé : « Pourquoi nous devons nous dire chrétiens. Libéralisme, l'Europe et l'éthique »¹. Permettez-moi de vous en proposer quelques commentaires.

La littérature spécialisée, notamment au sujet de la bioéthique, démontre clairement à quel point le principe dominant de l'autonomie est trop fragile et trop vague pour soutenir des impératifs éthiques cohérents. En pratique : à partir d'un même principe, une conclusion évidente s'impose ; mais, face à un cas similaire, la conclusion s'avère différente, et, parfois même, il n'émerge aucune conclusion ; à tel point qu'il apparaît souvent que la préférence de l'auteur passe en premier et puis, ensuite, seulement, survient un argument « ad hoc » qui la justifie.

Pratiquement, nous pouvons reconnaître deux écoles de pensées : l'éthique des principes et l'éthique des conséquences.

Ces deux écoles présentent leurs difficultés. L'éthique des principes exige non seulement d'énoncer les principes, mais également d'offrir leur interprétation et leur application. C'est pourquoi elle nécessite un catalogue et un manuel d'application.

Dans l'éthique des conséquences, il est non seulement nécessaire d'identifier, mais aussi de mesurer les « intérêts permanents » de l'homme. Mais quels sont ces intérêts ? Et comment les mesurer ? Les intérêts des hommes sont différents et entrent en conflit : comment les combiner, les ordonner et les classer hiérarchiquement ? Par exemple, l'intérêt à prolonger sa vie vaut-il plus que l'intérêt de mener une vie digne ?

Les deux éthiques sont incompatibles, mais elles peuvent se prévenir l'une l'autre des risques de chacune.

Du côté de l'éthique des conséquences, le risque est celui d'évaluer, cas par cas, et coup par coup : quel que soit le choix adopté par un individu, il existe une raison de principe ad hoc qui peut le justifier. Le résultat peut engendrer une éthique de la flexibilité.

Du côté de l'éthique des principes, le risque, opposé, est celui de la surdité face aux circonstances : il existe des choix de principes qui semblent inhumains et intuitivement immoraux. Le résultat peut être ici l'éthique du diktat aveugle.

Trouver une synthèse est ce qui se fait en pratique, et cela se fait, même si cette démarche est impossible en doctrine.

L'une des éthiques considère toujours l'homme comme une fin, l'autre le considère parfois seulement comme un moyen.

Pour l'une, la vie a une valeur en soi ; pour l'autre, la valeur est fonction de ce que l'on en fait.

¹ PERA M. *Pourquoi nous devons nous dire chrétiens. Le libéralisme, l'Europe et l'éthique*. Parole et Silence, 2011, ISBN 978-2-84573-915-4, pp184.

Pour l'une, la dignité de la personne est liée à la vie ; pour l'autre, la dignité dépend de la qualité de la vie.

La voie moyenne entre ces deux options – considérer l'homme parfois d'une manière, parfois de l'autre - est celle qui, dans les faits, est adoptée aujourd'hui dans nos sociétés libérales. Nos législations éthiques en satisfont parfois l'une, parfois l'autre, fixent aujourd'hui un principe et demain un autre. Cela signifie qu'elles ne fixent aucun principe puisqu'il n'est pas permis de considérer comme telle une norme contingente qui admette une série indéfinie de dérogations.

Mais une éthique sans principe est comparable à une éthique sans vérité: elle se confond fatalement avec le plaisir, l'utile, l'intérêt individuel ou de groupe; et elle se dégrade en égoïsme, avantage et complaisance.

L'éthique ne peut pas être indolore: elle existe pour freiner les instincts et les plaisirs en instituant des repères fermes.

L'anthropologie chrétienne institue ce repère ferme. Si l'homme est créé à l'image de Dieu, et, si Dieu aime l'homme et en est aimé en retour, alors il n'est pas permis d'offenser sa personne et celle d'autrui parce que cela offenserait Dieu.

Le libéralisme chrétien des origines avait fait de ce point le pivot de la société libre, la source des droits universels ou innés de tous les hommes, quelle que soit leur couleur, quel que soit leur état de santé, quel que soit leur niveau de développement biologique. Il convient de repartir de ce point, de ce concept chrétien et libéral de personne sans lequel nos sociétés libérales ne peuvent survivre.

Est-ce suffisant ? Les problèmes d'interprétation et d'application concernent aussi le concept de personne.

Dans un milieu principalement chrétien avec des autorités chrétiennes reconnues, l'impératif « respecter la personne » est suffisamment univoque et raisonnablement accessible à l'esprit.

Dans un monde laïcisé, il n'en est pas de même. Qui est « une personne »? Toute vie biologique depuis sa conception ? La vie biologiquement plus évoluée ? La vie consciente ? La vie qui est en attente de croissance ? La vie qui montre un intérêt ?

En admettant que nous puissions résoudre ces problèmes, d'autres tout aussi difficiles verraient le jour. Le fait est qu'il existe des conflits de valeur qui ne

peuvent être résolus sans perte. Il faut faire un choix.

La science, celle d'aujourd'hui et celle de demain, ne peut suppléer ce choix. Elle ne peut le faire parce qu'il ne s'agit pas d'un choix scientifique, même lorsqu'il est masqué scientifiquement. Il s'agit bien d'un choix moral.

De la même manière, la métaphysique, ne peut accomplir ce choix parce qu'elle est de toute manière une science du fait (de l'être) et ce qui est requis ici, au contraire, est une décision de valeur.

Il est difficile de discerner une voie moyenne ou de synthèse possible. La notion de raison comme « raison pratique » a disparu depuis au moins la Révolution scientifique, depuis la « grande division » - d'un côté le fait empirique, de l'autre le bien moral; d'un côté la science, de l'autre la foi – qu'elle a instaurée. « Elargir les frontières de la raison » ou « dépasser la limitation auto-décrite de la raison », selon les mots de Benoît XVI, est une nécessité entendue pour éviter de vivre coupés en deux.

Le constat est clair² :

Le relativisme appliqué à la vérité n'est pas seulement un raisonnement philosophique, mais débouche inévitablement sur l'intolérance à l'égard de Dieu.

Les énoncés centraux sur Dieu, Jésus Christ, l'Eglise, sont considérés tout au plus comme la sous-culture d'un regroupement ayant des motivations religieuses.

Dieu devient un « idéal » à utiliser pour l'édification ou comme valeur pédagogique pour l'homme.

L'enseignement du Christ, confirmant le Décalogue, c'est à dire la loi naturelle, et nous éclairant par son Esprit, qui vivifie continuellement l'Eglise, nous oriente et éclaire notre conscience dans les choix difficiles. Par ailleurs, la vie dans le Christ, par l'action de grâce, guérit, purifie et élève notre raison pour qu'elle discerne chaque fois mieux le bien concret dans chaque situation, et fortifie notre volonté pour adhérer efficacement à ce bien.

Devant autant d'incertitudes, l'homme d'aujourd'hui s'adresse, de temps en temps, aux « experts », avec une confiance qui frise la crédulité. Ces « sages » sont devenus les conseillers, les confesseurs, les maîtres, les guides, les apôtres de l'humanité. Ils remplacent les parents, les éducateurs, les prêtres, les philosophes. Cette

2 MÜLLER G.L. : *Il coraggio di aprirsi all'ampiezza della ragione* (Benoît XVI et le courage de s'ouvrir à l'ampleur de la raison). <http://www.inters.org/disf/sites/default/files/Muller.pdf>

explosion de confiance envers les «compétents » est souvent présentée comme le triomphe des Lumières, alors que, tout au contraire, elle est en exprime la déroute.

En dernier lieu, c'est bien à nous de choisir. L'histoire du libéralisme et de la modernité montre que le choix des chrétiens, choix de se donner à Dieu et d'agir comme le Christ aurait agi, a donné les meilleurs résultats.

Ce choix présente de grands avantages, y compris dans le domaine de l'éthique publique. Si nous vivons en chrétien, nous serons tous plus conscients, plus avertis, plus préparés. Nous ne séparerons pas la moralité de la vérité. Nous ne confondrons pas l'autonomie morale avec la liberté de choix individuel.

Nous ne traiterons pas des individus, à naître ou mourants comme des choses. Nous ne permettrons pas à tous les désirs de se transformer en droits. Nous ne confinerons pas la raison dans les seules limites de la

science. Et nous ne nous sentirons plus seuls dans une société d'étrangers ou plus opprimés dans un État qui s'approprie notre personne parce que nous, nous ne savons plus nous orienter nous-mêmes.

Voilà pourquoi nous devons, non seulement vivre en chrétiens, mais aussi nous dire chrétiens.

Pour en savoir plus :

- HUDE Henri : *Préparer l'avenir. Nouvelle philosophie du décideur*. Guerres et Opinions. Collection dirigée par le Général Benoît Royal. Edt : Economica, Paris, I.S.B.N. 978-2-7178-6438-0, 2012, 129p.
- HUMBRECHT Thierry-Dominique : *L'évangélisation impertinente*. Guide du Chrétien au pays des postmodernes. Edt. Parole et Silence, Paris, I.S.B.N. 978-2-88918-069-1, 2012, 285p.

TEN GELEIDE

Waarom moeten we ons christen noemen?

Dr. Bernard ARS

Geaggregeerde van het Hoger Onderwijs

In openbare debatten vallen de katholieken meestal op door hun stilzwijgen!

Waarom? Zijn zij soms ontredderd of in verwarring gebracht? Onze hedendaagse cultuur is géén christelijke cultuur meer; als postmoderne cultuur wordt ze gekenmerkt door een verbrokkeling die op het einde van de XX e eeuw in de Westerse samenleving is ontstaan door alles te refereren naar de rede. Dit resulteert in het herleiden van de tijd tot het heden, een niet eerder gekende regeldrift en een collectieve en individuele kwetsbaarheid.

In een dergelijke omgeving worden de christenen fragiel en minoritair, door de breuk in de kennisoverdracht worden ze onderhevig aan het huidige relativisme.

Welnu, het is juist in deze wereld in verandering dat het hoogstnodig is heel luid zijn religieuze overtuiging te verkondigen en de Evangelische boodschap van hoop te brengen.

De filosoof en voormalige voorzitter van de Italiaanse Senaat Marcello Pera helpt ons om de krachtlijnen van deze grote metamorfose te begrijpen in zijn boek getiteld: "Waarom moeten we ons Christenen noemen: liberalisme, Europa en de ethiek"¹

Laat mij toe hierop wat commentaar te geven.

De gespecialiseerde bio-ethische literatuur toont duidelijk aan hoe broos en vaag het dominante principe van autonomie is om samenhangende ethische imperatieven te ondersteunen.

Praktisch gezien, wanneer men van eenzelfde principe uitgaat, dringt zich een conclusie op, maar in een gelijkaardig geval, is er een verschillende conclusie, soms zelfs helemaal geen, zodanig dat vaak de voorkeur van

¹ PERA.M. *Pourquoi nous devons nous dire chrétiens. Le libéralisme, l'Europe et l'éthique*. Parole et Silence, 2011, ISBN 978-2-84573-915-4, pp 184.

de auteur eerst tot uiting komt, gevolgd door de “ad hoc” verklaring ter verrechtvaardiging.

Praktisch gezien kunnen we twee gedachtenstromingen onderscheiden: de ethiek van de principes en de ethiek van de gevolgen.

Deze beide hebben hun problemen. De principieethiek eist niet alleen het voorrecht op de principes uiteen te zetten, maar ook hun interpretatie en hun toepassing. Daarom heeft ze een catalogus nodig en een handleiding.

In de gevolgenethiek is het niet alleen nodig de “permanente noden” van de mens te vast te stellen, maar ook uit te klaren. Maar waaruit bestaan die behoeften, hoe kun je die meten? De belangen van elke mens verschillen en komen in conflict: hoe kun je die combineren, rangschikken en hiërarchisch klasseren?

Een voorbeeld: is het belangrijker het leven te verlengen dan waardigheid aan het leven toe te kennen?

Deze twee vormen van ethiek zijn incompatibel, maar ze kunnen hun inherente risico's voorkomen.

Wat de gevolgethiek betreft, deze riskeert geval per geval een principiële verklaring te vinden, welke keuze het individu ook aanneemt, er bestaat steeds een principiële reden om ze te verrechtvaardigen, met als resultaat een ethiek van de flexibiliteit.

In tegenstelling hiermee is de principieethiek doof voor de omstandigheden: er zijn van die principes die onmenselijk zijn en intuïtief immoreel. Het resulteert in de ethiek van het blinde “diktat”.

In de praktijk vindt men een synthese, dit gebeurt zelfs wanneer deze handelwijze in theorie onmogelijk is.

Een ethiek beschouwt de mens enkel als doel, de andere soms als een middel.

Voor de ene heeft het leven op zich waarde; voor de andere hangt het af wat men ermee doet.

Voor de ene is de waardigheid van de menselijke persoon inherent aan het leven, voor de andere hangt ze af van de kwaliteit van het leven.

De middenweg tussen deze twee opties-de mens nu eens op de ene manier beschouwen en eens op de andere- is wat heden ten dage feitelijk wordt aangenomen in onze liberale maatschappij. Onze ethische regelgeving

bevredigt soms de ene, soms de andere, ze stellen vandaag een principe en morgen een ander. Dit betekent dat er geen vaste principes zijn, aangezien het niet toegelaten is een toevallige norm te aanvaarden die een hele reeks afwijkingen inhoudt.

Een ethiek zonder principes is echter vergelijkbaar met een ethiek zonder waarheid: ze verwatert fataal in genoegen, het nuttige, het individuele of het groepsbelang; ze degradeert in egoïsme, inschikkelijkheid en voorrechten.

Ethiek mag niet pijnloos zijn, ze dient om instincten en genoegens af te remmen door vaste regels op te leggen.

De christelijke antropologie stelt dergelijke regels vast. Indien de mens geschapen is in gelijkenis van God, en, indien God de mens lief heeft en deze liefde wederkerig is, is het niet aanvaardbaar zijn persoon en die van een ander te beledigen omdat je dan God beledigt.

Het oorspronkelijk christelijke liberalisme had hiervan de spil gemaakt van de vrije maatschappij, de oorsprong van de universele of aangeboren rechten van de mens, afgezien van kleur, gezondheid en afgezien van hun ontwikkelingsniveau.

We moeten opnieuw hiervan uitgaan, van dit christelijk en liberaal concept van de persoon zonder hetwelk onze liberale maatschappij niet kan overleven.

Is dit echter voldoende? De interpretatie- en toepassingsproblemen behelzen ook het concept van de persoon.

In een hoofdzakelijk christelijk milieu met erkende christelijke overheden is het imperatief: “eerbiedig de persoon” eenduidig en redelijkerwijze aanvaard voor het verstand.

In een gelaïciseerde wereld is dit echter niet het geval. Wat noem je een “persoon”? Elk biologisch leven vanaf de conceptie? Het meer geëvolueerde leven? Het bewuste leven? Het leven dat potentieel in ontwikkeling is? Het leven dat belangstelling opwekt?

Aangenomen dat we deze problemen zouden kunnen oplossen, zullen andere, even moeilijke problemen opdoemen. Feit is dat er waardenconflicten zijn die niet zonder schade kunnen opgelost worden. Er moet een keuze gemaakt worden.

De wetenschap van vandaag en van de toekomst kan deze leemte niet aanzuiveren. Zij kan dit niet omdat het

niet gaat om een wetenschappelijke keuze, zelfs niet wanneer het wetenschappelijk gemaskeerd wordt. Het gaat dus wel om een morele keuze.

Op dezelfde wijze kan de metafysica deze keuze niet maken omdat ze een wetenschap is van het "zijn", waar in tegendeel een waardeoordeel vereist is.

Een middenweg of een mogelijke synthese zijn moeilijk te onderscheiden. Het begrip van rede als "praktische rede" is teloor gegaan sedert de wetenschappelijke revolutie, zeker sedert de "grote splitsing" die ze uitgelokt heeft - enerzijds het empirisch gebeuren, anderzijds het moreel goede; enerzijds de wetenschap, anderzijds het geloof-. "De grenzen van de rede verbreden" of: "zelf opgelegde beperking van de rede", volgens de woorden van Benedictus XVI, is een noodzaak om niet in een tweespalt te leven.

De vaststelling is duidelijk²:

Het op de waarheid toegepaste relativisme is niet alleen een filosofische redenering, ze mondt onvermijdelijk uit in intolerantie tegenover God.

De bewoordingen over God, Jezus-Christus, de Kerk, worden hoogstens aanzien als een subcultuur van een gemeenschap met religieuze motieven.

God wordt een "ideaal" als een stichtelijk element of een pedagogische waarde voor de mens.

De Boodschap van Christus, bekrachtigd in de Tien Geboden, 't is te zeggen de natuurwet, geopenbaard door de H. Geest, die de Kerk continu bezielt, wijst ons de weg en verlicht ons geweten bij moeilijke keuzes. Anderzijds heeft het leven in Christus een genezende invloed, door de werking van de genade, het zuivert en verheft onze rede, opdat ze telkens beter het concrete goede zou onderkennen in elk concreet geval, ze versterkt onze wil om effectief het goede te doen.

Tegenover zoveel besluiteloosheid richt de mens van tegenwoordig zich tot "deskundigen" met een vertrouwen dat grenst aan lichtgelovigheid. Deze "wijzen" zijn de raadgevers geworden, de biechtvaders, de meesters, de gidsen, de apostels van de mensheid. Zij vervangen de ouders, de opvoeders, de priesters, de filosofen. Deze uitbarsting van vertrouwen tegenover deze "deskundigen" wordt vaak aanzien als de triomf van de Verlichting, terwijl ze in tegendeel de uiting is van doelloosheid. In laatste instantie moeten we zelf de keuze maken. De geschiedenis van het liberalisme en van het modernisme toont aan dat de keuze van de christenen, zich aan God te onderwerpen en Christus na te volgen, de beste resultaten heeft opgeleverd.

Deze keuze levert de meeste voordelen, inbegrepen in de publieke ethiek. Wanneer we als christenen leven, doen we alles meer gewetensvol, meer bewust, meer voorbereid. We scheiden de moraal niet van de waarheid. We verwarren de morele autonomie niet met de vrije individuele keuze.

We zullen onze medemensen, die nog geboren moeten worden of die stervend zijn, niet als voorwerpen behandelen. We zullen niet toelaten dat alle begeerten omgezet worden in rechten. We zullen de rede niet beperken tot de grenzen van de wetenschap. En we zullen ons niet meer alleen voelen in een samenleving van vreemdelingen of verdrukten in een Staat die beslag legt op onze persoon, omdat we ons niet meer kunnen oriënteren.

Daarom moeten we niet alleen leven als christenen, maar laten weten dat we christen zijn.

Om zich hierin te verdiepen:

- HUDE Henri: *Préparer l'avenir. Nouvelle philosophie du décideur*. Guerres et opinions. Collection dirigée par le Général Benoît Royal. Edt. Economica, Paris, ISBN 978-2-7178-6438-0, 2012, 129 p.
- HUMBRECHT Thierry-Dominique: *L'évangélisation impertinente. Guide du Chrétien au pays des postmodernes*. Ed. Paroles et Silence, Paris, ISBN 978-2-88918-069-1, 2012, 285 p.

² Müller G.L. : *Il coraggio di aprirsi all'ampiezza della ragione* (Benoît XVI et le courage de s'ouvrir à l'ampleur de la raison). <http://www.inters.org/disf/sites/default/files/Muller.pdf>